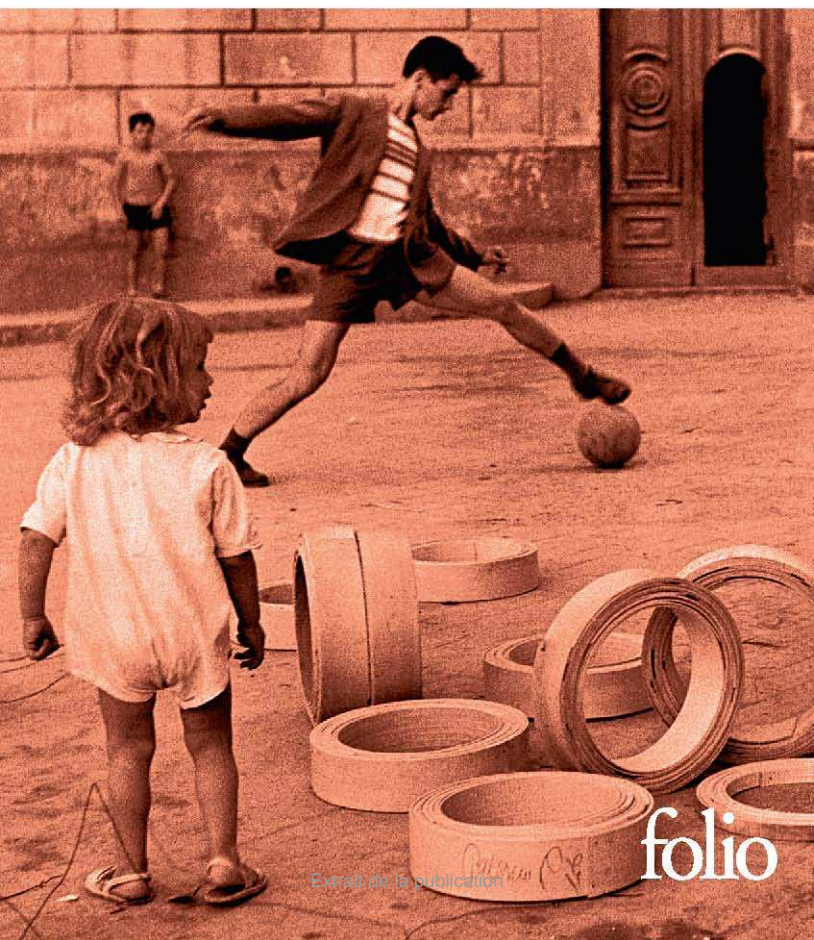


# Erri De Luca

## Montedidio



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Erri De Luca

# Montedidio

*Traduit de l'italien  
par Danièle Valin*

Gallimard

*Titre original :*  
MONTEDIDIO

© *Erri De Luca, 2001.*  
© *Éditions Gallimard, 2002, pour la traduction française.*  
*Publication originale par Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan.*

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Il est unanimement considéré comme un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays.

*Montedidio* a reçu le prix Femina étranger en 2002.



Je dois à Elena Broseghini la plus fervente attention à cet écrit.

Je dois à Monica Zunica les détails sur les mélanges de sang et de miracle de Naples, ville des sangs.





«'A iurnata è 'nu muorzo », la journée est une bouchée, c'est la voix de mast'Errico devant sa boutique. Moi, j'étais déjà là depuis un quart d'heure pour bien commencer ma journée de travail. Lui, il arrive à sept heures, relève le rideau métallique et dit sa phrase d'encouragement : la journée est une bouchée, elle est courte, il faut se remuer. À vos ordres, lui dis-je, et ça s'est passé comme ça. Aujourd'hui, j'écris ces premières notes pour tenir compte des nouvelles journées. Je ne vais plus à l'école. Je viens d'avoir treize ans et mon père m'a mis à travailler. C'est juste, c'est le moment. L'instruction obligatoire va jusqu'à la neuvième, lui m'a fait étudier jusqu'à la septième parce que j'étais fragile et puis, comme ça, j'avais un meilleur niveau d'étude. Par ici, les enfants vont au boulot même sans être allés à l'école, mon père n'a pas voulu. Il est docker, il n'a pas fait d'études, aujourd'hui seulement il apprend à

lire et à écrire aux cours du soir de la coopérative des dockers. Il parle le dialecte, il est intimidé par l'italien et par la science de ceux qui ont fait des études. Il dit qu'on se défend mieux avec l'italien. Moi, je le connais parce que je lis les livres de la bibliothèque, mais je ne le parle pas. J'écris en italien parce qu'il est muet et que je peux y mettre les choses de la journée, reposées du vacarme du napolitain.

Enfin je travaille, même si c'est pour pas cher, mais le samedi j'apporte une paie à la maison. C'est le début de l'été, le matin à six heures il fait frais, nous déjeunons tous les deux et puis j'enfile moi aussi ma veste de travail, je sors avec lui, je l'accompagne un bout de chemin et je retourne sur mes pas, la boutique de mast'Errico se trouve dans la ruelle au bas de notre immeuble. Pour mon anniversaire, papa m'a offert un morceau de bois recourbé, ça s'appelle « boumeran ». Je le tiens dans ma main, sans rien demander, je sens un chatouillis, une petite décharge électrique. Papa explique qu'on le lance loin et qu'il revient en arrière. Maman n'est pas contente : « Ma addò l'adda ausa'? » mais où vais-je m'en servir ? Elle a raison, dans ce quartier de ruelles qui s'appelle Montedidio, si tu veux cracher par terre, tu ne trouves pas de place entre tes pieds. Ici, il n'y a pas de place pour étendre le linge. D'accord, je

ne peux pas le lancer, mais je peux m'exercer à faire le mouvement. Il est lourd, on dirait qu'il est en fer. Maman m'offre une paire de pantalons longs, elle les a pris au marché de Resina, du bon tissu, américain. Ils sont raides, foncés, je les mets et je fais le geste de les arranger autour des genoux. « Mò si' ommo, puort' e sorde a casa », oui, j'apporte ma paie le samedi, mais de là à être un homme, ommo, il y a de la marge. Entre-temps ma voix s'en est allée et je parle rauque.

Mon père a eu le boumeran par un de ses amis qui est marin. C'est pas un joujou, un jeu, c'est l'outil d'un peuple ancien. Pendant qu'il explique, je me familiarise avec la surface, je passe la main dessus, je la caresse dans le bon sens. Chez mast'Errico, j'apprends les lignes du bois, elles ont un fil et un contre-fil. Je lisse le boumeran dans le sens de sa fuite et il tremble un peu dans ma main. C'est pas un jouet, mais pas un outil de travail non plus, c'est entre les deux, c'est une arme. Je veux l'apprendre, je veux m'entraîner à faire un lancer, cette nuit quand papa et maman seront en plein sommeil, « suonno ». J'ai vu qu'en italien il existe deux mots, sommeil et songe, là où le napolitain n'en a qu'un seul, « suonno ». Pour nous, c'est la même chose.

J'ai balayé la réserve à bois et j'ai eu droit à l'attaque des puces. Elles m'ont sauté sur les jambes, au travail je porte des pantalons courts, elles étaient devenues noires. Mast'Errico m'a lavé, tout nu, avec la pompe devant la boutique. On a bien rigolé. Ça va, parce que c'est l'été. Nous avons mis de la poudre empoisonnée, dans la réserve il y avait même des rats, «'o sùrece, 'o sùrece », a crié le patron, il en a peur, moi non. Puis j'ai eu ma paie, il a compté mon argent et me l'a donné. Le soir, je commence à m'entraîner avec le boumeran. J'ai appris qu'il ne vient pas d'Amérique, mais d'Australie. Les Américains ont plein de choses nouvelles, les Napolitains sont toujours là quand ils débarquent pour voir les nouveautés. Un cerceau en plastique vient d'arriver, ça s'appelle un « oulaop », j'ai vu Maria le faire tourner autour de sa taille sans qu'il tombe par terre. Elle m'a dit : « Essaie », je lui ai répondu non, que pour

moi c'est pas un truc de mecs. Maria a eu treize ans avant moi, elle habite au dernier étage, c'est la première fois qu'elle me parle.

Je serre le boumeran, je sens la secousse. J'ai commencé à faire le mouvement du lancer. Je le charge derrière mon épaule, je le pousse en avant pour le laisser aller, mais je ne l'envoie pas. Mon épaule est rapide, comme Maria avec ses hanches. Je ne peux pas faire voler le boumeran, nous sommes trop à l'étroit au sommet de Montedidio. Ma main retient le bois à son dernier centimètre et le ramène en arrière. Je fais comme ça, d'avant en arrière, mon dos se dénoue, je transpire, je tiens ma prise serrée, il suffit d'un tour de poignet pour qu'il me glisse des doigts. Au bout d'un moment, je vois que ma main droite est plus grosse que la gauche, je change de main. Une partie de mon corps rattrape l'autre, l'égale en rapidité, force et fatigue. Mes derniers lancers bloqués prennent un élan de plus en plus fort, mon poignet souffre de plus en plus de retenir, alors j'arrête.



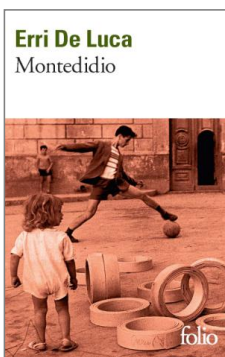
Je ne voulais pas y rester à l'école, trop vite grandi pour les bancs de la neuvième. À l'heure du goûter, certains enfants sortaient leurs gâteaux des cartables, et à nous, inscrits à la pauvreté, le surveillant donnait du pain avec de la confiture de coings. Quand il se mettait à faire chaud, les enfants pauvres allaient à l'école les cheveux rasés, comme des melons, à cause des poux, les autres enfants restaient bien coiffés. Trop de différences de toutes sortes, et puis eux, ils continuaient à étudier, nous non. Moi, je redoublais mes classes à cause des fièvres, puis elles sont passées et je ne voulais plus aller à l'école, je voulais aider, travailler. Les études que j'ai faites me suffisent, je sais l'italien, une langue paisible, qui reste sagement dans les livres.

Depuis que je travaille et que je m'entraîne avec le boumeran, j'ai bien plus d'appétit. Papa est content de prendre son petit déjeuner avec moi, à six heures la première lumière glisse sur la rue et se faufile jusque dans les étages les plus bas, nous n'allumons pas la lampe. L'été, la lumière avance toute fraîche à ras de terre et s'élève ensuite pour allumer un four au-dessus de la ville. Je trempe mon pain dans ma tasse de lait noircie avec de l'ersatz de café. Chaque matin il s'est levé tout seul et maintenant il aime bien que je sois là moi aussi, pour dire un mot, sortir ensemble. Maman se lève tard, elle est souvent faible. À l'heure du repas, je monte aux lavoirs pour étendre le linge, puis je le reprends le soir. Je n'étais encore jamais allé là-haut, sur la terrasse, au sommet de Montedidio, où souffle un peu de vent le soir. Personne ne me voit et je m'entraîne là, le boumeran frémit à l'air libre, le manche se tord quand je le serre pour ne pas

le laisser échapper. C'est du bois qui a poussé pour voler. Mast'Errico est un bon menuisier, il dit que le bois est bon pour le feu, pour l'eau et pour le vin. Moi je sais qu'il est fait aussi pour voler, mais je ne le dis pas si lui ne le dit pas. J'ai pensé que je veux lancer des boumerans depuis les lavoirs, la terrasse la plus haute de Montedidio.

Les bras fatigués, en sueur, je m'allonge un moment sur la terrasse où sont tendues les cordes à linge. Au-dessus de moi, il n'y a même plus un bout de ville, je ferme mon bon œil, je regarde en l'air avec l'autre à demi ouvert, le miro. Le ciel devient aussitôt plus sombre, dense, plus proche, contre moi. Mon œil droit est faible, pourtant il voit mieux le ciel que le bon, qui me sert pour la rue, pour regarder en face, pour travailler à la boutique. Mon œil gauche est droit, rapide, il comprend au vol, il est napolitain. Le droit est lent, il ne met rien au point. À la place des nuages, il voit les flocons épars du matelassier quand, dans la rue, sur un drap tendu, il peigne et retourne la laine pour en faire des flocons.

**183453**



# Montedidio

## Erri De Luca

Cette édition électronique du livre

*Montedidio* d'Erri De Luca

a été réalisée le 21 avril 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070302703).

Code Sodis : N49712 - ISBN : 9782072447969.

Numéro d'édition : 183453.